

« Voyez-vous cela ? dis-je au docteur, c'est de la chance pour nous.

— Bah ! répondit-il, *all this is humbug !* »

Le lendemain (les sauvages devaient être alors en train de danser autour de notre bagage en feu), je trouvai un autre fer à cheval.

« Décidément, dis-je encore au docteur, voici de la chance.

— Allons donc, fit le sceptique, vous êtes pire qu'un matelot, et vous devenez fantastique avec vos superstitions.

— Comme vous voudrez, lui dis-je, mais je suis sûr que nous avons de la chance tout de même.

Rendus à Benton, on nous apprit la nouvelle de ce qui s'était passé derrière nous. Il y a deux chemins de Benton à Cow-Island, l'un au nord et l'autre au sud du Missouri ; celui-ci est beaucoup plus court que l'autre, et les communications avaient eu lieu par cette dernière voie.

« Eh ! bien, docteur, dis-je, et mes fers à cheval ?

— Je commence à me convertir à votre idée, dit-il ; les fers trouvés sont de bon augure. »

Le lendemain, on m'annonça que tout mon bagage et celui du docteur étaient brûlés. « Ah ! dis-je en moi-même, si j'avais seulement trouvé une couple d'autres fers à cheval, je n'aurais rien perdu. »

La petite ville de Benton était dans un état d'excitation incroyable. On s'armait à qui mieux mieux. Personne ne voulait sortir. On me demanda jusqu'à \$200 pour me conduire à Fort Walsh. Je me décidai alors à attendre la Commission américaine qui devait aller voir Sitting Bull (le Boeuf assis) et lui faire des propositions de paix. Cette Commission, composée des généraux Terry et Lawrence, avec leur suite, était attendue de jour en jour. Enfin, elle arriva, et je fus présenté au général Terry, qui me reçut avec beaucoup de courtoisie, et m'offrit tous les moyens de transport à sa disposition.

Pendant ce temps, le général Miles cernait les Nez-Perces dans la montagne *Bear's Paw*, et, après un combat de deux jours, les faisait prisonniers, à l'exception d'une centaine qui se réfugièrent sur notre territoire.

Le 7, dimanche, Joseph Morin dit Caillou, mon ancien guide, arrivait à Benton avec notre courrier. Oh ! alors, je n'étais plus en peine. J'achetai un cheval avec lequel je montai avec un ancien sergent de notre force, et M. Conrad, de la maison J. G. Baker & Cie., me prêta un magnifique mustang, avec lequel je pouvais défilier les meilleurs coureurs, et je partis le lendemain. Je mis trois jours à me rendre ici. Par mesure de prudence, Caillou me fit voyager la nuit et par des chemins connus de lui seul.

Mes camarades avaient été très-inquiets de moi, et ils savaient déjà tout ce qui m'était arrivé.

Je me prépare maintenant à aller prendre le commandement du poste de la montagne des Bois, à 210 milles à l'est de Fort Walsh. J'y serai le seul officier, et je vais m'ennuyer passablement. Oh ! mes livres, mes livres, je vais bien vous regretter. Les tiens que tu m'avais donnés ne sont pas tous brûlés, un soldat américain m'en a rapporté deux. Le major Ilges m'a aussi remis quelques portraits qu'il a ramassés lui-même sur le champ de bataille.

Il faudra que toi et les amis m'envoient des livres de temps en temps ainsi que des journaux. Mon adresse reste toujours la même : *vis à vis* Fort Benton, Montana, U. S.

Ma santé est excellente à présent. Nous avons eu une forte tempête de neige le 1er et le 2 octobre. Un homme est mort gelé à 160 milles à l'est de notre poste. J'étais dehors le premier jour et, comme j'étais vêtu très-légerement, j'ai eu une extinction de voix complète. Je suis bien maintenant.

J'oubliais de te parler de l'entrevue du général Terry avec Sitting Bull.

La Commission arriva à Fort Walsh le 16. Une escorte de 51 hommes, lanciers et autres de notre corps, l'accompagnait depuis la frontière. Elle avait en outre une compagnie d'infanterie américaine qui la suivait en wagon. Sitting Bull était déjà chez nous avec une suite d'une vingtaine de chefs et autres personnages importants. Sitting Bull est un homme d'à peu près quarante-cinq ans. Il est gros, large d'épaules. Il peut mesurer cinq pieds et neuf pouces. Il a une grosse tête, une figure carrée, osseuse et les pommettes saillantes. Nez aquilin et lèvres bien arquées. Il boite un peu du pied gauche. Il a reçu, dit-on, une blessure sous le pied autrefois, ce qui le fait marcher un peu sur le côté extérieur.

L'entrevue eut lieu le 17, dans les quartiers du major Walsh.

Quand Sitting Bull fut en présence de la Commission, il voulut faire asseoir les généraux par terre comme lui-même. Ceux-ci s'y refusèrent. Alors il exigea que la table qu'on avait mise devant les commissaires fût enlevée, disant qu'il ne doit rien y avoir entre des gens qui veulent se parler franchement. On changea la table de place, et le secrétaire de la Commission, le colonel Corbin, lut la proposition de paix, les conditions, etc.

Les Sioux ne délibérèrent pas longtemps. Sitting Bull se leva presque aussitôt et répondit qu'il n'acceptait pas, parce que les Américains l'avaient toujours trompé et maltraité. Il n'avait pas besoin d'en entendre plus long. Il ne savait pas pourquoi la Commission, avait fait tant de chemin pour si peu. Il ne voulait plus des mensonges des Américains, et finit par leur dire de s'en retourner *and take it easy*.

Les autres chefs firent chacun un petit discours qui ne furent qu'une répétition de Sitting Bull à quelques variantes près.

Une femme, qui avait accompagné les sauvages, parla aussi. Les Sioux, en invitant cette

squaw à adresser la parole, faisaient une grosse insulte à la Commission ; car, chez eux, une femme ne parle jamais dans le Conseil.

Le tout dura une heure et quart.

Le lendemain, la Commission reprenait le chemin des Etats-Unis, bien désappointée du peu de succès de sa démarche.

Ainsi, nous avons ce Sitting Bull et tous ses amis sur les bras, et Dieu sait ce qui en retournera.

Allons, je termine, j'ai beaucoup d'autres lettres à écrire. Saluts à tous les amis.

Tout à toi,

EDMOND FRÉCHETTE.

M. N. FAUCHER DE SAINT-MAURICE,
Québec.

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

Poèmes évangéliques, par V. de Leprade.

Livre chrétien par excellence. Touchante émanation d'un esprit franchement catholique. Les ouvrages de ce genre se font rares dans ce siècle tourmenté par le doute, et, lorsqu'on entend des voix courageuses s'élever au milieu des clameurs et des agitations de la multitude, on salue avec reconnaissance ces lyres harmonieuses qui vibrent encore sous la double inspiration de l'amour et de la foi. Car De Leprade, parce qu'il est très-chrétien, est bon fils et bon père. Avec les nobles traditions du christianisme, il a conservé les touchantes traditions de la famille. Ce livre, il le commence par une dédicace à sa mère :

Il est à vous ce livre issu de la prière..... dit-il.

De suite, on se sent en pays chrétien. Presque toutes les strophes de cette dédicace sont touchantes, car l'amour filial et la foi les inspirent.

Oui, lorsqu'au fond du mal tombe une âme asservie,
Sans retour vers l'honneur quand un homme se perd,
Cherchons à son foyer méprisable ou désert.....
Une mère chrétienne a manqué dans sa vie.

Cruelle vérité qui se retrouve dans l'histoire de beaucoup d'hommes puissants de ce siècle.

Son invocation est magnifique. Qu'il y a loin de ces beaux vers aux banalités que les anciens adressaient à leurs dieux ! Ici, chez Laprade, tout est vie, chaleur, amour ; tout annonce une communication touchante entre le chrétien et l'esprit créateur. Chez les anciens, au contraire, voyez comme tout est froid. On s'adresse à des divinités dont on ignore l'existence. Nulle sympathie, nul élan vers ces dieux factices.

Tous ses poèmes évangéliques sont bien écrits, entre autres le *Précurseur*, la *Tentation*, le *Calvaire*.

Il est difficile de dire exactement de quelle école moderne est Laprade. Il n'est certainement pas de l'école romantique née avec le siècle. Il est de cette grande école catholique née avec notre religion, et s'inspirant de notre foi. Il tient, cependant, un peu de Lamartine, sans avoir les qualités brillantes du chantre des *Harmonies*. Ce n'est pas ce souffle souverain, cette inspiration spontanée, cette improvisation brillante qui distingue ce grand poète. Il est plus chrétien ; il sait harmoniser la poésie et la foi, non pas à la manière vague et vaporeuse de Lamartine, mais en accoutumant sa lyre à chanter les épisodes de la vie de Jésus. Lamartine a de vagues professions de foi ; il est enfant du siècle et en ressent toutes les secousses. Laprade, plus chrétien, est inébranlable dans ses convictions, et méprise les subterfuges.

Bref, Laprade éblouit beaucoup moins l'esprit, mais il nourrit plus le cœur. La poésie vague de Lamartine laisse une impression indéfinie. Celle de Laprade nous laisse des sujets à méditer, et il peut—influence salutaire—sinon former le poète, du moins former un chrétien.

SAINT-JULIEN.

LA SITUATION EN FRANCE

Un grand journal parisien, le *Figaro*, publie une lettre de M. B. Jouvin, dont nous extrayons ce passage remarquable :

Chercher une issue quelconque à une situation aussi tendue de la politique militante, cela revenait à quelque chose d'aussi absurde que de vouloir se frayer un chemin devant l'épaisseur

d'une muraille. Si la solution d'un problème qui devait être résolu à bref délai n'était pas dans la main des hommes, à qui la demander en ce cas ?

Ce que d'autres nomment le Hasard dans notre pauvre monde—mettez, mon cher ami, que ce soit faiblesse d'entendement—moi je l'appelle la Providence.

Vous souvient-il de m'avoir fait cadeau d'un très-beau livre édité par les frères Glady avec le goût, le luxe et la passion des chefs-d'œuvre ? Par une inspiration soudaine, inexplicable, mais irrésistible, j'imaginai de chercher, les yeux fermés et l'âme confiante, le mot de la situation, en demandant mon chemin à ce livre que ma main voulait ouvrir au hasard.

Et voici ce que je lus, ce que chacun de nous peut lire comme moi au chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. J'y respecte le beau français archaïque de Michel de Marillac :

« Mon fils, ne soyez pas curieux, n'ayez point de vaines sollicitudes. Que vous importe ceci ou cela ? Suivez-moi. Car qu'avez-vous affaire si celui-ci est de telle ou telle sorte ? Si celui-là fait ou dit ceci ou cela ? Vous n'avez pas à répondre pour les autres, mais vous rendrez compte pour vous. Pourquoi donc vous embarrassez-vous ? Je connoys tous les hommes. Je voy tout ce qui se fait sous le soleil. Je sçay de quelle façon chacun se comporte, ce qu'il pense, ce qu'il désire, et à quelle fin vise son intention. Il faut donc vous remettre sur moy de toutes choses. Et, quant à vous, conservez-vous en bonne paix, et laissez le brouillon brouiller tant qu'il voudra. Tout ce qu'il dira ou fera retombera sur luy, car il ne me sçaurait tromper. »

Ne me prétez point, mon cher ami, l'irrévérence—plus naïve encore que grossière—de vouloir faire jouer à la Providence le rôle d'une somnambule que l'on consulte au cachet. Les beaux génies de l'Antiquité, qui valaient bien nos petits esprits forts, ont traité sous toutes les formes cette terrible question des responsabilités humaines citées devant le tribunal de Celui qui les juge à l'heure qu'il lui plaît de choisir, n'ayant de comptes à rendre qu'à lui-même.

L'opinion des Païens doit être plus volontiers en crédit auprès des incroyants du Christ. Qu'ils se donnent la peine en ce cas de consulter le petit traité du philosophe Plutarque : *Des devoirs de la Justice divine*. Ils y liront que la vie des peuples, comme l'existence de l'homme ici-bas, est une dette accumulée qu'il faut acquitter—et avec usure quand l'échéance se fait attendre.

Plutarque va me fournir la moralité de la comédie politique de la conciliation :

« Les Sicyoniens, s'étant dégoûtés de leur gouvernement, consultèrent l'Oracle. Apollon leur répondit 'qu'ils avaient besoin de maîtres fouettants, qui les fouettassent à bon escient.' Et ils eurent le plus dur des maîtres-fouetteurs. »

Depuis quatre-vingts ans, nous avons la curiosité malsaine et l'indiscrétion malheureuse des Sicyoniens ; mais nous n'en sommes plus à faire l'expérience du gouvernement qu'ils avaient mérité !

« Bien à vous.

B. JOUVIN.

LA MORT INSTANTANÉE

Le docteur E. Decaisne nous adresse, dit le *Figaro*, une lettre dans laquelle il constate que des expériences ont été faites en 1870, sur la tête d'un supplicié, à Beauvais.

Cinq minutes après le supplice, les expérimentateurs ont fait appel aux fonctions de l'ouïe, de la vue et de l'odorat ; leur réponse a été nulle ; plus de clignement, plus de contraction des lèvres : il n'y avait donc plus d'instinct.

De là, le docteur Decaisne conclut à la disparition instantanée de la vie après la décollation.

Malheureusement, le raisonnement du docteur pêche par la base. Ses expériences ont été faites cinq minutes après la section, c'est-à-dire que l'hémorragie était complète. En pareille situation, cinq minutes c'est l'éternité. Il s'agit de savoir si la mort est instantanée, oui ou non. Si l'instinct demeure dans la tête du supplicié seulement pendant une ou deux minutes, ce serait assez pour que le supplicié sentît encore sans avoir la force d'exprimer une volonté. Les expériences ne pourraient être faites utilement qu'autant qu'elles suivraient immédiatement la décollation.

Nous restons donc, avant comme après la lettre du docteur Decaisne, en présence d'un problème. Il est certain que la vie ne s'éteint pas chez les animaux après la section de la tête. On a vu des poulets, après la section de la tête, conserver assez de vitalité pour essayer de prendre leur vol. Nécessairement, la force leur manquait par la perte du sang, et ils devaient se contenter de raser le sol en faisant des efforts désespérés.

La question reste donc pendante.

Paris, le 28 octobre 1877.

Monsieur le Rédacteur,

A propos de l'exécution capitale qui vient d'avoir lieu, ces jours derniers, à Paris, on a remis à l'ordre du jour, comme le dit M. Wolff dans le *Figaro* d'aujourd'hui, la question de savoir si le couteau de la guillotine détermine la mort instantanée, ou si dans cette tête séparée du tronc, la vie et la pensée survivent pendant quelques minutes.

Un médecin de Paris s'est prononcé pour la seconde de ces hypothèses, et un médecin de province a adressé au *Figaro* une lettre dans laquelle il met son confrère de Paris au défi de prouver ce qu'il avance.

Or, à l'occasion d'une exécution capitale à Nancy, j'ai, dans une lettre adressée au *Figaro* le 22 novembre 1875, rapporté les expériences de MM. les docteurs Beaumetz et Evrard sur la tête d'un parricide exécuté à Beauvais en 1870, qui donnent, selon moi, la solution du terrible problème qui exerce tant la curiosité du public.

Comme je l'ai dit, d'après mes deux confrères, cinq minutes après le supplice, les expérimentateurs ont fait appel aux fonctions et à l'irritabilité des sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat ; leur réponse a été nulle ; plus de clignement, plus de contraction de l'iris : il n'y avait donc plus d'instinct.

Il n'y avait pas davantage d'intelligence. Sans doute, les muscles du visage, excités par l'électricité, ont reproduit les effets prévus de la mécanique des mouvements d'expression, mais il n'y avait plus dans leur contraction, ni volonté, ni synergie, puisque les plus expressives contractions du côté gauche laissaient le côté droit de la face dans son impassibilité cadavérique.

Après l'extraction du cerveau de la cavité crânienne, les muscles excités par l'électricité se contractaient encore, le cerveau ne pensait plus alors, les muscles continuaient à parler le même langage, la pulpe cérébrale était donc inerte, avant comme après l'extraction du cerveau.

Le cerveau, pourrait-on nous dire, est intact et reste sain ?—Oui, répondent MM. Beaumetz et Evrard, il reste intact en tant que pulpe, mais ses fonctions, c'est-à-dire cette matière pulpeuse en action, peuvent-elles rester saines quand il n'y a plus de circulation sanguine ? Le cerveau vide de sang est dans l'état d'un sablier qu'on aurait vidé et qui ne saurait plus marquer l'heure.

Les expérimentateurs ont aussi étudié les mouvements du cœur et ceux des muscles de la respiration ; ils ont vu que le cœur battait à vide longtemps encore, une heure et demie après le supplice. Ces battements sont de simples contractions du ventricule et de l'oreillette du cœur droit. Le cœur artériel, celui qui envoyait au cerveau le principe de son activité fonctionnelle, est mort comme le cerveau lui-même. Mais on sait que la contractilité musculaire persiste longtemps après la mort des grandes fonctions et les fibres musculaires du cœur obéissent à la loi commune.

Enfin, nos deux confrères rapportent ce que leur ont appris les deux exécuteurs de Paris et d'Amiens. Ces deux exécuteurs, dont on ne peut nier l'expérience, ont affirmé qu'ils croyaient la mort instantanée ; à peine l'un d'eux avait-il vu quelques mouvements convulsifs dans les mâchoires, dernier reste d'une irritabilité toute musculaire. Ils n'ont jamais vu ces horribles détails que les journaux se plaisent trop souvent à étaler avec une complaisance aussi cruelle que malsaine.

On mande de Winnipeg, en date du 10 courant :

« Les funérailles de Mme Cauchon ont eu lieu aujourd'hui, et ont été très-imposantes. Le cortège était composé des membres du parlement local, agissant comme porteurs des coins du poêle, du clergé, du maire et de la corporation, des commandants militaires et officiers, d'un corps de musique, et de plusieurs centaines de citoyens.

« Les cloches des églises sonnaient le glas funèbre, et on tirait du canon pendant que la procession passait dans les principales rues de Saint-Boniface. Le service funèbre a été chanté à la cathédrale, où les cérémonies ont été très-solennelles. L'archevêque Taché a prononcé avec beaucoup d'éloquence l'oraison funèbre de Mme Cauchon. Le corps avait été exposé, durant les derniers jours, dans une salle de la maison du gouverneur, transformée en chapelle ardente, et plusieurs centaines de personnes vinrent contempler pour la dernière fois les traits de la défunte. »

Monsieur voulait que le tableau fût placé à droite ; madame voulait qu'il fût à gauche. Mais monsieur ordonne formellement à son domestique de l'accrocher selon sa volonté.

Joseph enfonce donc un clou à droite. Mais, cela fait, il en enfonce un autre à gauche.

— Pourquoi ce second clou ? demande monsieur, étonné.

— C'est pour ne pas avoir à rapporter mon échelle demain.... quand monsieur sera de l'avis de madame !